

L'essentiel de l'outillage des Amérindiens devait être en bois, mais aucun exemplaire précolombien n'a survécu jusqu'à nos jours. Les principaux outils retrouvés et étudiés par les archéologues sont en pierre et en coquillage. Nous avons quelques exemples, plus rares, d'outils en os animal.

LES OUTILS EN PIERRE

• La pierre taillée

La première technologie identifiée utilisée par l'Homme pour fabriquer des outils était la taille de la pierre, surtout à la période Lithique (10 000 à 6 000 av. J.C.). Après le choix d'une bonne matière, sous forme de rognon, les hommes taillent la pierre par percussion à l'aide d'une matière plus dure que la pierre utilisée jusqu'à l'obtention de l'outil désiré : pointe de flèche, couteau, grattoir, racloir, perçoir, Ces outils servent dans tous les gestes de la vie quotidienne des Amérindiens : chasse, préparation alimentaire, réalisation d'objets artisanaux....



1. Couteau en silex et éclats de taille
© Musée Départemental Edgar Cécile

• Le voyage des pierres

Les archéologues se sont rendus compte que les Amérindiens pouvaient voyager très loin pour trouver la matière première qui leur convenait le mieux et que les pierres étaient donc très importantes dans le système des échanges inter-îles. Parmi les matières premières utilisées, le silex d'Antigua était ainsi le plus recherché pour sa qualité, mais à cause de sa rareté d'autres matières locales telles que le jaspe sont utilisées. Quelques mentions d'outils en obsidienne existent aussi.

• La pierre polie

À partir de la période Archaïque (6 000 à 500 av. J.C.) mais surtout à partir du Céramique ancien, on voit l'apparition de la pierre polie, pour la fabrication de lames de haches ou de herminettes, mais également pour la fabrication de poids de pêche, de pilon, de mortiers....



2. Hache à filer aux
© Musée Départemental Edgar Cécile

Après le façonnage d'une ébauche par la taille grossière de la pierre choisie, on aboutit à l'outil fini grâce à des gestes d'abrasion réalisés dans des polissoirs.



3. Reconstitutions d'ensembles en bois
d'une herminette et d'une hache
© Musée Départemental Edgar Cécile

LES OUTILS EN COQUILLAGE

L'abondance des outils en coquillage est une spécificité des cultures amérindiennes des Antilles, notamment par l'utilisation du *Strombus gigas* (dit lambi en créole).

Ils fabriquent notamment des herminettes ou des ciseaux dans le labret du lambi qu'ils taillent avant de le polir.



4. Divers outils en lambi
© Musée Départemental Edgar Cécile

LES DEPOTOIRS ARCHEOLOGIQUES ET LES RESTES ALIMENTAIRES ISSUS DE LA MER

Le dépotoir est le terme qu'utilisent les archéologues pour désigner la zone où on enfouit les déchets alimentaires, les outils ou vaisselles cassés.

Chez les Amérindiens, il s'agit le plus souvent d'un grand trou creusé dans le sol aux abords du village, sur les pentes d'un morne ou à l'extérieur des maisons d'habitation. Ces structures, qui renferment un important mobilier archéologique en coquillage, en corail, en céramique, en os et en pierre, permettent de comprendre les habitudes alimentaires, l'artisanat, le savoir-faire, les pratiques, de connaître le lieu de pêche et les échanges commerciaux de ceux qui ont vécu à leurs abords.

Ces dépotoirs sont ainsi une mine d'or d'informations pour les archéologues, tout particulièrement pour les archéologues spécialisés dans l'étude de la faune terrestre et marine (les archéozoologues) et ceux spécialisés dans l'étude des coquillages (les malacologues).



1. Vue d'un dépotoir en surface
Site de Rue des Flamboyants, Grand Car. Saint-Martin, 2014
© N. Serrand, M. Gaudin



2. Fouille dégageant un os de mammifère mais dans un moule déformé
Site de Rue des Flamboyants, Grand Car. Saint-Martin, 2014
© N. Serrand, M. Gaudin



Exemples d'objets travaillés produits à partir de coquilles de mollusques.
© N. Serrand



4. Espèces majeures de mollusques présentes dans les assemblages archéologiques amérindiens des Antilles :
- 1 - Lambi *Strombus gigas*
 - 2 - Bourgo *Cittarium pica*
 - 3 - Nérite *Nerita palaronata*
 - 4 - Chiton *Acanthopleura granulata*
 - 5 - Anctes *Achaxys caelata*
 - 6 - Turbo *Turbo castaneus*
 - 7 - Donax *Donax denticulatus*
 - 8 - Trivalve *Trivalva moerhousi*
 - 9 - Lucina *Lucina picturata*
 - 10 - *Aradonax nicholsi*
 - 11 - *Chambatia Anomalocardia brasiliense*
 - 12 - Huître de paléotier *Cassostrea rhizophorae*
- © N. Serrand

L'HABITAT PRECOLOMBIEN EN GUADELOUPE

Tout le territoire guadeloupéen était occupé par les Amérindiens, mais les sites côtiers sont les mieux connus par les archéologues.

Peu de structures d'habitat ont pu être fouillées en Guadeloupe : fabriquées en bois, les maisons se conservent difficilement dans le temps, ce qui rend oral les reconstitutions de maisons et des plans de village. Trois sites principaux ont permis toutefois de mieux comprendre l'organisation des villages : Basse-Terre (0 à 450 ap. J.C.), Moulin-à-Eau de Capesterre-Belle-Eau (200 à 800 ap. J.C.) et Anse-à-la-Gourde à St François (400 à 1 000 ap. J.C.).



2. Carte des sites amérindiens de Guadeloupe
© C. Chauvet, M. Gaudin



1. Vue de plancher avec calage.
Site de Moulin-à-Eau (Capesterre-Belle-Eau), Île de la Grande-Terre
© C. Chauvet, M. Gaudin

Ces trois villages reconstitués présentent les mêmes caractéristiques, qui évoluent peu dans le temps :

- ces villages possèdent une organisation en cercle, sur une surface de plusieurs hectares (4 ha à Anse-à-la-Gourde), autour d'une grande place vierge de vestiges, certainement réservée aux rassemblements et aux fêtes.
- « les maisons où dorment les familles » sont des habitations rondes ou ovales, de 6 à 8m de diamètre, construites avec des poteaux en bois dont il ne reste que les calages et l'empreinte au sol. A l'intérieur de celles-ci étaient parfois enterrés des défunts dans des fosses.
- des maisons plus grandes (13 mètres de diamètre), comme celles découvertes à Anse-à-la-Gourde, étaient sans doute réservées aux activités communautaires.
- de petits appentis pour les usages domestiques côtoient souvent les maisons.
- une zone de rejet ceinture le village.



3. Plan au sol d'une maison amérindienne
à Anse-à-la-Gourde (Capesterre-Belle-Eau), Île de la Grande-Terre
© C. Chauvet, M. Gaudin



3. Vue de la façade d'une maison amérindienne.
Site de Moulin-à-Eau (Capesterre-Belle-Eau), Île de la Grande-Terre
© C. Chauvet, M. Gaudin

L'élevage des maisons et la forme des toits demeurent encore incertaines. Des exemples ethnographiques puisés dans l'aire amazonienne nous renseignent sur les types de charpentes, sur les modes d'assemblage des branches et des lianes, sur les types de couvertures réalisées avec des palmes et feuilles variées.



3. Maison amérindienne de Sirtom, 2006.
© C. Chauvet



4. Vue aérienne d'un champ cultivé à l'échelle.
Sirtom
© C. Chauvet

Les jardins devaient être plus loin, avec des plantes à cycle court et des plantes à cycle long. Étaient cultivés le manioc et le maïs principalement, en plus de la patate douce, les haricots, la tomate, les piments, le pignon, la courge, le giraumont, l'arachide, l'annattois, le papaye, l'avocat, le cacao, le goyave, le coton, le calabassier, le roseau et le latanier, le tabac...



7. Vue d'un champ à l'échelle.
Site de Sirtom (Sirtom-Eau), Île de la Grande-Terre
© C. Chauvet, M. Gaudin

Plus d'une centaine de sépultures amérindiennes ont été fouillées en Guadeloupe ces dernières années. Elles ont permis aux anthropologues de mieux appréhender les pratiques funéraires amérindiennes dans leur homogénéité et leur diversité.

Les corps sont enterrés en position fœtale dans de très petites fosses. C'est une position contrainte qui fait supposer que les corps étaient enterrés emballés dans un contenant en matériau périssable, sans doute leur hamac d'après les chroniqueurs européens du XVI^{ème} siècle.



1. Sépulture en position fœtale. Site de la place Saint-François à Basse-Terre. Insep. © C. Chevillon, IMC Guadeloupe



2. Humaine humaine peinte - Rite ? Site de Anse-à-Eau (Saint-François). © www.archeomusee-edgar-clerc.fr



Il peut y avoir une ré-intervention de la part des Amérindiens sur certaines sépultures (par exemple pour des prélèvements d'os longs ou de crâne), mais cela reste relativement rare, comme les sépultures secondaires (inhumation des os après décomposition du corps dans un premier lieu).

Cela montre que les Amérindiens gardaient la mémoire des emplacements des inhumations et qu'ils pouvaient donc y intervenir.

3. Crâne avec déformations fronto-occipitales caractéristiques des populations amérindiennes, site de Aboul (Le Moule), Musée Edgar Clerc. © www.archeomusee-edgar-clerc.fr



4. Sépulture en position fœtale, accompagnée d'un poterie. Site de Vernetcourt (Le Moule). © www.archeomusee-edgar-clerc.fr



5. Sépulture avec contenu de vaisselle (céramiques). Site de Aboul (Le Moule). © www.archeomusee-edgar-clerc.fr

Parfois, du mobilier (vases en céramique, pendeloques en pierre ou en coquillage) est associé aux sépultures.

Tout le territoire guadeloupéen était occupé par les Amérindiens, mais les sites côtiers sont les mieux connus par les archéologues.

Peu de structures d'habitat ont pu être fouillées en Guadeloupe : fabriquées en bois, les maisons se conservent difficilement dans le temps, ce qui rend ardu les reconstitutions de maisons et des plans de village. Trois sites principaux ont permis toutefois de mieux comprendre l'organisation des villages : Basse-Terre (0 à 450 ap. J.C.), Moulin-à-Eau à Capesterre-Belle-Eau (200 à 800 ap. J.C.) et Anse-à-la-Gourde à St François (400 à 1 000 ap. J.C.).



2. Carte des sites archéologiques de Guadeloupe. © C. Chevillon, IMC Guadeloupe



1. Vue de plan d'une maison amérindienne. Site de Moulin-à-Eau (Capesterre-Belle-Eau). Insep. © C. Chevillon, IMC Guadeloupe

Ces trois villages reconstitués présentent les mêmes caractéristiques, qui évoluent peu dans le temps :

- ces villages possèdent une organisation en cercle, sur une surface de plusieurs hectares (4 ha à Anse-à-la-Gourde), autour d'une grande place vierge de vestiges, certainement réservée aux rassemblements et aux fêtes.

- « les maisons où dorment les familles » sont des habitations rondes ou ovales, de 6 à 8m de diamètre, construites avec des poteaux en bois dont il ne reste que des vestiges, certainement réservés aux rassemblements et aux fêtes.

- des maisons plus grandes (13 mètres de diamètre), comme celles découvertes à Anse-à-la-Gourde, étaient sans doute réservées aux activités communautaires.
- de petits appentis pour les usages domestiques côtoient souvent les maisons.
- une zone de rejet ceinture le village.



3. Plan d'une maison amérindienne. Site de Moulin-à-Eau (Capesterre-Belle-Eau). Insep. © C. Chevillon, IMC Guadeloupe



3. Vue de la façade d'une maison amérindienne. Site de Moulin-à-Eau (Capesterre-Belle-Eau). Insep. © C. Chevillon, IMC Guadeloupe



5. Maison amérindienne du Suroît. 2006. © C. Chevillon



4. Vue aérienne d'un jardin associé à l'habitat. Suroît. © C. Chevillon

Les jardins devaient être plus loin, avec des plantes à cycle court et des plantes à cycle long. Étaient cultivés le manioc et le maïs principalement, en plus de la patate douce, les haricots, la tomate, les piments, le pignon, la courge, le giraumont, l'arachide, l'annatto, le papaye, l'avocat, le cacao, la goyave, le coton, le calabassier, le roseau et le latanier, le tabac...



7. Village d'un chef à l'habitat. Site de Moulin-à-Eau (Capesterre-Belle-Eau). Insep. © C. Chevillon, IMC Guadeloupe

La fabrication d'une pirogue relève d'un savoir-faire qui fait appel à plusieurs types de connaissances techniques tout au long de sa chaîne opératoire.

Si nous n'avons aucune donnée sur leur construction aux temps précolombiens, le récit de voyage du marin français auteur du manuscrit anonyme de la bibliothèque de Carpentras est riche d'enseignement sur les différentes étapes ainsi que sur les rites sociaux ou spirituels qui l'entourent, tels qu'il a pu les observer à la Dominique et la Martinique en 1619-20.

1 • Décision et mise en oeuvre du chantier.

Elle est décidée par un *aboutou* « capitaine » qui organise un cayouage (fête collective) pour recevoir l'assentiment des hommes et les inviter à participer.



1. Abattage de l'arbre. Guyane. © D. Bouchard

2 • Choix et abattage de l'arbre

L'*aboutou* choisit seul le bon arbre, de préférence un bois peu dense et fibreux comme le gommier blanc et l'acajou rouge, espèces citées par le Père Breton. L'abattage est lui collectif, grâce à des haches en pierre polie. Il peut durer plusieurs jours et l'équipe de travail dort sur place. Une libation est offerte aux esprits avant le départ du village puis devant l'arbre.

3 • Aménagement de la préforme : évidage du tronc

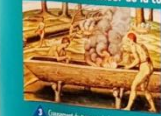
Il est réalisé sur le lieu d'abattage et dure souvent près de trois semaines. L'arbre est coupé à la bonne longueur puis évidé au moyen de deux techniques : on utilise une herminette pour excaver le tronc, tout en s'aidant du feu pour mieux creuser.

4 • Transport de la pirogue hors de la forêt jusqu'à une rivière puis au village

C'est une opération très périlleuse qui nécessite beaucoup de main d'oeuvre.

5 • Ouverture de la préforme : expansion de la pirogue par le feu

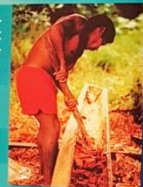
C'est une phase risquée techniquement qui doit aboutir à l'écartement des bords de l'embarcation pour lui donner sa forme finale. On insère des traverses en force à l'aide d'un feu et de pierres chauffées disposées à l'intérieur de la coque.



3. Évidage du tronc par le feu. Anonyme, manuscrit de la bibliothèque de Carpentras, 1619. © www.archeomusee-edgar-clerc.fr



4. Évidage des bords de la pirogue par le feu. Anonyme, manuscrit de la bibliothèque de Carpentras, 1619. © www.archeomusee-edgar-clerc.fr



2. Évidage du tronc à la hache. Guyane. © D. Bouchard



5. Mise en forme de la pirogue avec des pierres chauffées. Guyane. © D. Bouchard

6 • Mise en place de l'armature

On installe des membrures (en poirier pays selon le Père Breton) qui vont soutenir la courbure de la pirogue et l'empêcher de se fendre. Selon la grosseur du tronc la pirogue pourra adopter un flanc plus ou moins galbé et haut. La forme est dite étroite aux deux bouts et large au milieu, le fond en dos d'âne (cf l'Anonyme de Carpentras).

7 • Installation des fargues

Pour tenir la haute mer, on rehausse la base monoxyle de la pirogue par l'ajout d'un bordage (une ou plusieurs planches causes, ou des ballots de roseau serrés).

8 • Calfatage

Il est réalisé au niveau des jointures avec des étoupes faites d'écorce de *mahot* battu selon le Père du Tertre. La finition générale est, elle, réalisée avec un enduit de résine de gommier blanc ou de poix (Père Breton).

9 • Installation de sièges et équipement

Le long de chaque bord de la coque on fixe une perche et on pose des planches qui servent de siège. Généralement elles sont équipées de calabasses pour ramer, de pagaies pour les rameurs, d'une pagaie grosse ruche accrochée à une corde.

10 • Baptême et mise à l'eau

Une fois prête, une nouvelle fête est organisée au village pour le « baptême » de la pirogue à qui est donné un nom lors d'un rituel où sont consultés les esprits. Enfin la pirogue est mise à l'eau et son « caractère » est déterminé : ferme ou volage, si elle roule ou prend de l'eau...

LA FABRICATION D'UNE PIROGUE

2



La pirogue est très courante dans les rivières et les côtes des Basses-Terres tropicales, régions où les troncs des arbres sont assez gros pour permettre sa construction puisqu'elle est fabriquée à partir d'une seule pièce de bois qui formera la coque monoxyle.

1 Deux pirogues amérindiennes contemporaines, Guyane. © Conception/Anastasia B.

Les embarcations sont appelées **canoa** en langue arawak (terme notamment rapporté par Christophe Colomb) et **piragua** en langue caraïbe. Les deux mots sont passés dans la langue française, contrairement au créole, à l'espagnol et à l'anglais qui n'ont retenu que le premier. Le terme **canoa** est repris dans le dictionnaire du père Breton (mots de la langue arawak insulaire) qui nomme le petit canot **oucouini** ou **couliola**, et le radeau **bouali**.



2 Pirogue d'Indigènes, Guyane. Société de St. Pierre et Miquelon, 1888. © Coll. Peter Ait.

La pirogue, selon sa taille et sa forme, est une embarcation qui peut servir à la navigation en rivière ou en pleine mer. La différence entre les deux semble être faite par les chroniqueurs européens à la période coloniale. Plusieurs distinguent ainsi :

- le petit canot purement monoxyle, pour la rivière ou la pêche côtière, qui peut transporter quelques personnes et qui fait de 1 à 5 mètres.
- l'embarcation océanique, gale à la navigation intrasulaire, qui peut transporter de 30 à 50 passagers. Elle est appelée canoa dans le dictionnaire du père Breton.
- le radeau, pour la pêche côtière, dont le pripi de Marie-Galante est un héritier.



3 Pirogues amérindiennes de Guyane. Société de St. Pierre et Miquelon, 1743. © Musée Départemental d'Éperçay.



Elle est propulsée par des pagaies.

L'utilisation de la voile ne semble pas être précolombienne, mais une adoption très rapide de cette invention au contact des Européens.



4 Canot à la voile. Société de St. Pierre et Miquelon, 1743. © Musée Départemental d'Éperçay.

SAVOIR FAÇONNER UNE HACHE POUR RÉALISER UNE PIROGUE



Les outils qu'utilisaient les Amérindiens pour fabriquer une pirogue étaient des haches en pierre polie emmanchées.

Le polissage de la lame se faisait en quatre étapes : choix de la roche, ébauchage, polissage et fabrication du manche.

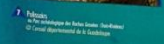
Les haches découvertes en Guadeloupe sont en roche volcanique (andésite, basalte) ou en lambi (des expérimentations récentes tendent à montrer qu'elles peuvent couper un arbre). Elles peuvent être de différentes formes (simples, à gorge, à talon droit), diversifiées peut-être liées à la manière de les emmancher ou les ligaturer. Certaines plus élaborées étaient probablement des haches cérémonielles ou rituelles.



1 Axes en pierre pour la fabrication d'une hache. © E. Lhuier.



2 Lames de haches emmanchées, au musée d'Éperçay. © E. Lhuier.



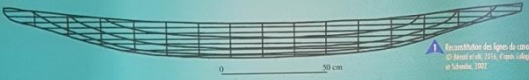
3 Pirogues amérindiennes de la région de St. Pierre et Miquelon. © Société Départementale d'Éperçay.

LES DONNÉES ARCHEOLOGIQUES SUR LES PIROGUES DANS LES ANTILLES

Les données archéologiques sont très rares dans les Antilles. Aucune représentation précolombienne n'y est connue.

Trois épaves de pirogues ont été retrouvées dans les Grandes Antilles :

- une petite pirogue découverte dans un trou bleu au sud de l'île de San Andrés dans l'archipel des Bahamas, surnommée **Stargate** par ses inventeurs. Il s'agit d'une embarcation de très petite taille (1,52 m de longueur par 36 cm de large pour 10 cm de creux). Elle est plutôt rattachée au type petit canot de pêche côtière.



1 Reconstitution des lignes de la petite Stargate. © Musée de la Ville, 2014. © Franck Collignon et Schmitt, 2007.

- Deux fragments d'une embarcation de même type découverts à Cuba, près du site Los Bucchillones. Sa longueur a été estimée entre 3 et 5 mètres.
- Une pirogue plus importante, de type « océanique », découverte à Cuba, près de Mariel.

Les pirogues sont propulsées par des pagaies.

Huit ont été découvertes fortuitement sur des sites précolombiens des Antilles. Deux ont été découvertes à Cuba (site sous-aquatique de Manantial de la Aleta ; grotte près de Monte Cristo), une aux Bahamas, dans les îles Turk and Caicos et quatre à Trinidad (site de Pitch Lake).



2 Pirogues archéologiques précolombiennes. © Musée de la Ville, 2014. © Franck Collignon et Schmitt, 2007.

Elles ont une morphologie similaire, avec un manche droit et une pelle lancéolée. Cette morphologie semble mieux adaptée à la navigation en eaux profondes sur de longues distances, permettant le maintien d'un rythme soutenu.

Les pagaiers peuvent être armés, selon le chroniqueur appelé « Anonyme de Saint-Vincent ». Il rapporte que les kalinas des Petites Antilles peuvent les graver et les peindre de différentes couleurs vives, puis posent dessus un vernis qui ne s'efface jamais, donnant un aspect fort coloré à la pirogue pourvue de rames peintes.



3 Construction de pirogues, tombées caillottes, 2009. © Société de St. Pierre et Miquelon, 2014. © Musée de la Ville, 2014.

Informations tirées de Béraud et al., « Technologie du fait maritime chez les Kalinagos des Petites Antilles des XVIIIème et XVIIIème siècles », in *Journal de la Société des Américanistes*, n° 102-1, 2016, pp. 129-158.

Archéologie expérimentale : LE PROJET KANAWA

Un programme d'archéologie expérimentale consacré à l'étude des techniques de navigation amérindienne dans les Antilles fut mené par l'association Kariska de 2007 et 2010. Deux embarcations de 18 m de long furent construites entre 2007 et 2010. Deux embarcations de 18 m de long furent construites dans les troncs de grignon rouge par un maître charpentier Koli'na de la côte des Guyanes, détenteur du savoir-faire de la construction maritime amérindienne.



1 KANAWA - ARATOUANAN. © Société de St. Pierre et Miquelon, 2014.

Elles sont monoxyles à fargues, fermées à l'arrière d'un tableau épais et pesant à vide 1,4 tonnes. Elles sont propulsées par des pagaies réalisées avec du poirier pays, dont une grande pagaie de 2,40 m qui est un tiers plus grande que les autres et qui sert de gouvernail.

Plusieurs voyages furent entrepris entre 2008 et 2011 dans les Petites Antilles, avec un équipage de 28 personnes (26 pagayeurs, 1 maître d'équipage à l'avant et 1 barreur à l'arrière), femmes et hommes âgés de 18 à 70 ans, classes d'âge représentatives des premiers voyages amérindiens. L'expérimentation a montré la nécessité de lester la pirogue d'un minimum de 500 kg de lest ou de fret afin d'assurer une bonne stabilité à l'embarcation et éviter le roulage. Elle a aussi démontré qu'elle peut contenir jusqu'à 1 500 kg de charge.

Ce projet a surtout montré l'importance de l'apprentissage de la gestion des conditions de navigation de mer (courants, houle, vent, marée...), et la détermination du cap en fonction de ces conditions.

Paysages multi-culturels On lanvi-wonnaj kilti miganné

La Caraïbe amérindienne était habitée par des peuples qui parlaient des langues arawak et caraïbe avec des mots empruntés aux langues warao, tol, chibchan et tupi. Les colons européens et plus tard les scientifiques ont utilisé des noms comme Arawak/Tainos et Caraïbes pour classer à tort les peuples des îles comme pacifiques ou guerriers. Mais nous savons maintenant que ces étiquettes, toujours présentes dans les manuels scolaires, sont incorrectes et trompeuses.

Sé pép Zendyen-Lanmèrik-la ki té ka rété adan Lakarayib, té ka palé lang Arawak é lang karayib évè mo yo té pwan adan palé warao, tol, chibchan é tupian. Sé kolon ewopéyen-la é sé syantifik-la sévi épi non Kon Arawak/Tainos épi Karayib pou té, dapwé-yo, kiasé sé pép a sé sé lièl-la adan group-moun i ennè lapé ouben group-moun moun i ennè lagé. Mé alé, nou sav sé etikèt-lasa, nou ka touvé jik jòdjou adan dé serten liv lékol, sé tronpri é balivenaj.

Au cours de la colonisation, les peuples amérindiens de la Més-Amérique et de la Caraïbe continentale ont été délocalisés et réduits en esclavage. Avec la population déplacée des îles et les esclaves africains, ils ont été contraints aux travaux forcés dans les pêcheries de perles et les mines d'or. Ils ont aussi été forcés à cultiver des champs et à construire des villes et des forts au bénéfice de l'entreprise coloniale espagnole.

Pannan kolonyalisasyon-la, yo déchouké, déplésé é esklavajizé sé pép Zendyen-mèriken. Ansanm épi bann-moun yo té ka déplésé adan sé lièl-la é sé afwiken-la yo té mète an esklavaj-la, yo fòsé-yo travay adan lapèch, anba dio pou ay chèche péwèl é adan min lò. Yo fòséyo travay osi pou planté manjé é konsui vil évè fò.

Les sociétés amérindiennes ont été progressivement détruites et leurs réseaux sociaux bouleversés. Cependant, les survivants ont résisté et ont réussi à s'intégrer dans le système colonial. On se souvient encore du monde amérindien, qui constitue un héritage commun dans le paysage multiculturel contemporain.

Yo détui piti a piti mès-é-labidit a sé Zendyen-Lanmèrik-la é yo chouboulé liyanaj sosyal a-yo. Kanmensa, sèla i rivé kontinyèl viv la kenbé red é rivé té kò épi sistenm kolonyal-la. Jik alé kilé nou toujou ka sonjé jan lavi a sé Zendyen-Lanmèrik-la té yé, sé on memm éritaj ba noutout adan lanviwonnaj miltikiltirèl a jòdjou.

